

Paul Lambert : souvenirs d'un explorateur infatigable

Autor(en): **Probst, Jean-Robert / Lambert, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **27 (1997)**

Heft 3

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827311>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PAUL LAMBERT

Souvenirs d'un explorateur infatigable

Rappelez-vous, cela se passait dans les années soixante. Un Genevois, curieux, intrépide et courageux éveillait les Européens aux problèmes des indiens du Brésil. Grâce à «Fraternelle Amazonie», titre d'un film et d'un livre, le Rio Xingu devenait, en quelques semaines, plus proche de la Suisse. Et ses habitants, des indiens menacés par les immenses projets de déforestation, devenaient les amis de toute la jeunesse romande. Aujourd'hui, Paul Lambert vit dans une modeste demeure de la banlieue genevoise. Pour les lecteurs de «Général», il a accepté de dérouler le film de ses souvenirs.



Paul Lambert, devant l'univers amazonien reconstitué dans son appartement

La vie de Paul Lambert ressemble à un roman fleuve du siècle passé. Elle paraît avoir été écrite conjointement par Charles Dickens, Alexandre Dumas et Jules Verne. Enfant pauvre de Châtelaine (GE), il a commencé très tôt à travailler, avant de monter à Paris, des rêves plein la tête.

Auteur de pièces dramatiques, il devient notamment le secrétaire de Michel Simon et l'assistant du réalisateur Jean Choux. Mais la guerre éclate et il rentre en Suisse pour faire son service militaire. Dans les années quarante, il réalise plusieurs films documentaires en collaboration avec Fernand Gigon, assiste au montage de sa pièce «Grand Printemps» à la Comédie de Genève, puis s'engage dans le maquis français, où il rencontre André Malraux.

L'armistice signé, il effectue plusieurs métiers aussi divers qu'éphémères. Tour à tour animateur de boîte de nuit à St-Tropez, scénariste en Afrique, passager clandestin sur un cargo et réalisateur de film, il passe à travers les années cinquante, d'aventure en aventure. En 1956, il rencontre Joseph Kessel, qui tourne un documentaire sur les fabuleux cavaliers d'Afghanistan.

En 1961, Paul Lambert s'embarque pour le Brésil, équipé d'une caméra Bolex 16 mm et de quelques bobines de film. Après de longs mois de préparatifs, il tourne en Amazonie, durant un an, le documentaire qui le rendra célèbre. Le film sortira en 1964, en même temps que le livre, publié chez Robert Laffont.

Plus tard, le cinéaste genevois tournera d'autres documentaires consacrés notamment aux Touaregs du Niger et aux Pygmées de Centrafrique. Plusieurs de ses pièces ont été jouées à la Comédie de Genève, son film «Fraternelle Amazonie» a été restauré et son livre réédité.

A près de 80 ans, (il est né en 1918), Paul Lambert a encore de nombreux projets en tête et il donne des conférences dans les écoles.



Au bord du Rio Xingu, cette jeune maman a des gestes très doux pour son enfant

Dans son petit appartement jonché de souvenirs amazoniens, de sculptures en terres cuites, de coupures de journaux et de cartons de bouquins, il a trouvé une sérénité et une sagesse qui lui permettent d'espérer encore en l'avenir.

*«Soudain,
l'indien
a éclaté
de rire!»*

– Pour quelles raisons aviez-vous choisi de partir tourner un film documentaire en Amazonie?

– A Paris, où je vivais au début des années soixante, je me suis rendu compte assez rapidement que je n'étais pas prêt comme auteur de théâtre et que je n'avais pas les dons de metteur en scène au cinéma. J'ai alors repris un vieux rêve d'enfant. Quand j'étais gamin, au Bois des Frères, on jouait aux indiens. Déjà à cette époque, le problème des indiens d'Amérique me tracassait et m'attirait, mais j'ignorais alors qu'il y avait des indiens au Brésil. Puis, à Paris, quand j'ai commencé à fré-

quenter le Musée de l'Homme, j'ai découvert les indiens d'Amazonie, à travers les articles publiés par les frères Villas-Boas, qui ont consacré leur vie pour assurer leur défense. J'ai alors décidé de les rencontrer.

– Comment s'est passé votre premier contact avec ces populations de l'Amazonie?

– J'étais bouleversé. La plupart de ces indiens n'avaient encore jamais vu ce que l'on appelle des gens «civilisés».

– Avaient-ils peur de vous?

– En général, ils avaient peur des Blancs, parce qu'il y avait eu des massacres d'indiens dans la région. Lorsque je suis arrivé, avec le groupe de personnes qui m'accompagnait, les indiens se sont dispersés dans la forêt. Nous avons monté notre bivouac. La nuit suivante, comme je ne pouvais pas dormir, j'ai pris une lampe de poche et je suis parti seul, dans la direction où les indiens s'étaient enfuis. Tout à coup, qu'est-ce que j'aperçois dans la nuit? Un indien, qui avait aussi envie de voir des Blancs et qui venait à ma rencontre, guidé par un morceau de bois qui brûlait. Chose fantastique, il a soudain éclaté de rire, parce qu'il a compris que nous avions eu la même idée...

– Dès lors, le contact était établi. Comment

avez-vous été accepté et quelles furent vos relations?

– Le chef des indiens tenait à nous remercier d'être venus de si loin pour lui rendre visite. Il a attendu le prochain clair de lune pour nous offrir l'hospitalité. Avec tout son groupe, il a dansé dans la nuit en se frappant la poitrine. Je ne savais plus où j'étais et je me suis surpris à trembler. Ce jour-là, je me suis dit: et bien voilà, ma vie est justifiée!

– Combien de temps êtes-vous resté avec eux?

– On est resté quatre ou cinq jours. Et puis ensuite, je suis reparti à Brasília, afin d'organiser une expédition en solitaire dans une grande réserve d'indiens du Xingu. Les gens qui s'en occupaient voulaient les sauver en les préservant des contacts avec les Blancs. A la saison des pluies, ces indiens étaient sédentaires, puis ils partaient à travers les



Les indiens Meinaco jouent de la double flûte pour chasser les mauvais esprits



Tout au long de sa vie, Paul Lambert fut également auteur de pièces dramatiques

forêts pour se nourrir d'insectes, de fruits et de chasse.

«Les Brésiliens en profitaient pour abattre des indiens...»

– Dans les années soixante, vous avez donc partagé la vie de ces indiens, vous les avez côtoyés, vous les avez filmés. Aujourd'hui, avec le recul, qu'est-ce que cela a changé dans votre vie?

– D'abord, je suis désespéré d'apprendre leur disparition et puis en même temps, je me rends compte que j'ai été protégé pour faire ce film. Et j'ai compris que ma petite mission avait été de les faire connaître et d'essayer de les aider à travers mon film et mes conférences. En même temps, cela a changé mon approche du monde. Je me pose des questions. Je me dis, mais enfin, je suis dans une société occidentale, pour quelles raisons massacre-t-on ces gens? J'ai commencé à réfléchir à tous ces problèmes, essayé de prendre position au cours de manifestations. Et je me suis rendu compte, à travers ces événements, que je ne suis plus isolé dans le fond, en tant qu'individu dans mon petit paradis de Suisse. Ces dernières années, en suivant des conférences, j'ai mieux compris le monde des indiens. Non seulement

nous ne sommes pas isolés, mais en plus, nous ne sommes pas séparés de ce qui se passe au fin fond de l'Amazonie. Cette présence des indiens elle est constante, non seulement à travers les films et les photos, mais elle est en moi, puisque je vis à travers eux et réciproquement. C'est cela, la philosophie qui m'a beaucoup impressionné.

– Revenons en Amazonie, Combien de fois y êtes-vous retourné?

– Trois fois. Mais j'ai échoué dans mes dernières tentatives. Une fois par manque de moyens matériels et une autre à cause de la malaria. Enfin, la dernière fois, j'ai échoué après avoir été attaqué dans la presse du Brésil. Un indien a même voulu me tuer... De plus en plus, dans cette région, les Brésiliens venaient abattre les forêts pour prendre les terres et ils en profitaient pour abattre également des indiens...

– En Amazonie, vous avez rencontré des personnages qui ont compté dans votre vie. Vous ne les avez pas revus depuis des années. Lorsque vous y repensez, qu'est-ce que cela vous fait aujourd'hui?

– Cela me fait des frissons, lorsque je lis dans les journaux que l'on vient de massacrer une tribu. Et puis, d'un autre côté, quand j'apprends que certains indiens ont réussi à se tirer d'affaire, cela me fait du bien. Et puis, j'ai entendu récemment à la radio qu'un Suisse était parti en Amazonie après avoir vu mon film. Alors, j'étais ému, parce

que je me suis dit qu'au moins j'avais servi à quelque chose. Le relais est pris, vous comprenez. Il y a un type là-bas qui fait du bien aux indiens plus que je ne pouvais en faire. Parce que moi, je manquais d'expérience, je n'avais pas de moyens.

«Jamais je n'ai vu un enfant en colère!»

– Pensez-vous que notre société actuelle pourrait s'inspirer de la philosophie de ces indiens? Est-ce qu'ils ont quelque chose à nous apporter et quoi?

– Bien sûr qu'ils peuvent nous apporter beaucoup. La chose principale qu'ils pourraient nous réapprendre, c'est la manière qu'ils ont d'élever leurs enfants. Jamais je n'ai vu là-bas un enfant en colère. Jamais je n'ai vu un père ou une mère parler grossièrement ou fortement à son enfant ou à l'enfant des voisins. Parce qu'il faut savoir que quand un indien ou indienne meurent – ils meurent très jeunes – il y a toujours un papa ou une maman de remplacement qui s'occupe de l'orphelin. Tout bêtement, il y a de l'amour... Ensuite, ces gens respectent la nature. Ils n'abattent pas des arbres pour le plaisir et ne chassent pas pour tuer. Ce qui m'a frappé, c'est l'équilibre, la symbiose qui existe entre eux et la nature. C'est cela qui est prodigieux. Et puis, ce qui était formidable et qui est malheureusement en train de disparaître, c'est qu'il n'y a pas de propriété privée. Jean-Jacques Rousseau l'a dit mieux que moi: l'humanité va crever parce qu'elle a créé la propriété privée.

– En repensant à ces années passées en Amazonie, est-ce que vous avez quelques regrets?

– Oui, un seul, important. J'aurais voulu être médecin, pour pouvoir soigner tous les indiens malades que

j'ai rencontrés. S'il fallait recommencer ma vie, c'est ce que je ferais, à bord d'un petit avion qui me permettrait de me déplacer à travers l'Amazonie.

«Je pense que chaque matin la vie recommence...»

– Pensez-vous avoir tout accompli, dans votre vie, ou est-ce qu'il reste de la place pour d'autres projets?

– Et bien, le projet, c'est moi-même. Maintenant que j'approche de la grande frontière, je me pose la vraie question de la présence de l'homme sur la terre. Et cette question, je la pose aux enfants que je rencontre. Je leur demande: pourquoi êtes-vous sur cette terre? Et je constate avec stupéfaction que la plupart ne savent pas. Et je me souviens que Malraux avait écrit que le drame de l'humanité, c'est que, pour la première fois, les gens ne savent plus pourquoi ils sont au monde. Alors, je me deman-

de pourquoi l'homme est sur terre, c'est cela la vraie question.

– Avez-vous réussi à apporter une réponse?

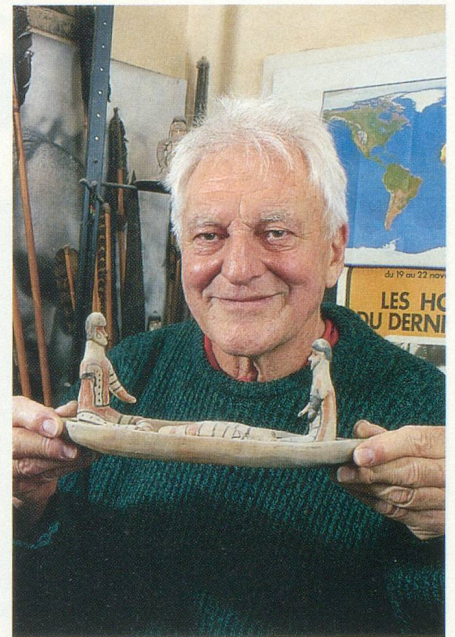
– Oui. C'est tout simplement pour s'améliorer soi-même. Et je vois que par rapport à tous les défauts que j'ai pu avoir depuis ma naissance, petit à petit, j'ai progressé. Je crois que le grand secret, le seul but, c'est que chacun doit progresser dans sa sphère.

– Quel regard posez-vous aujourd'hui sur la société actuelle?

– Un regard de tristesse, quand on voit ce qui se passe. Et malgré tout, il y a des philosophes, qui permettent d'entrevoir des éclaircies, comme Ilya Prigogine et Hubert Reeves. Et puis, certains créateurs permettent d'espérer, comme Bertold Brecht ou Charles Chaplin, qui ont mis tant d'amour dans leurs œuvres.

– Vous dites que vous avez appris l'optimisme, au cours de votre vie. Est-ce que vous avez trouvé une recette?

– Oui, cela s'apprend. Parfois, à l'issue d'une conférence, je dis aux écoliers qu'ils ont de la chance de vivre en Suisse. Or, pour mériter



Cette pirogue indienne a été modelée avec de la terre, puis cuite au soleil

cette chance, ils doivent s'intéresser aux autres. Le plus souvent ils comprennent et à ce moment-là, il s'opère un changement dans leurs attitudes.

– Vous côtoyez encore souvent les enfants, aujourd'hui?

– Oui, dans le cadre de mes conférences. Et ma compagne a deux petites filles.

– Comment voyez-vous l'avenir de notre humanité à travers les enfants? Etes-vous plutôt confiant dans le futur?

– Non, pas vraiment. Et pourtant, il y a un peu partout des femmes extraordinaires qui essaient de transformer le monde. Individuellement, l'homme est génial, collectivement, il est idiot. Il suffit de constater le comportement des militaires ou des hooligans. Et puis, en même temps, il y a cette espérance. Si nous vivons, nous devons vivre d'espérance. Et constamment remercier le fait d'être en vie et d'avoir à manger. Pas seulement lors des grandes fêtes. Pour résister actuellement aux drames de notre époque, le combat est quotidien. Comme Malraux, je pense que chaque matin, la vie recommence.

Mes préférences

Une couleur:	Le rouge et le vert
Une fleur:	La petite gentiane
Un parfum:	La lavande
Une recette:	Les röstis
Un pays:	Le pays intérieur
Un écrivain:	Jean Giono
Un livre:	«La prophétie des Andes»
Un peintre:	Van Gogh
Un film:	Les lumières de la ville
Une musique:	La musique primitive
Une personnalité:	Jésus-Christ
Une qualité humaine:	L'espérance
Un animal:	L'éléphant
Une gourmandise:	Les jus de fruit

A lire: «*Fraternelle Amazonie*», de Paul Lambert.
En vente chez l'auteur, 16, chemin de l'Ancien-Tir, 1252 Meinier.
A voir: le film «*Fraternelle Amazonie*», à L'Auditorium Ardit, Place du Cirque à Genève, le 16 avril à 10 h, 14 h 30 et 20 heures.

Interview: Jean-Robert Probst

Photos: Yves Debraine